

Sujet n° 1

Vous présenterez et confronterez les documents suivants afin de répondre à cette question : en quoi ces documents éclairent-ils votre réflexion sur le thème au programme ?

Document 1 : Le syndrome de Paris, ou la désillusion, Sophie Hienard, Le Point (mars 2023)

La Ville Lumière n'est pas toujours aussi belle que dans les films. Elle est parfois sale et terne, ce qui produit un choc psychologique pour certains touristes.

La scène se déroule sur les hauteurs de Montmartre. Avec l'impression que le Sacré-Cœur domine tout Paris. Quelques passants arpencent la colline. D'autres, du coin de l'œil, surveillent leurs bambins assis dans un manège. Au détour d'une rue, encore, une façade rouge se distingue, le Café des 2 moulins. Une serveuse, brune à la coupe carrée et aux habits rouges, s'agit. Le tout sur un air d'accordéon et en couleur sépia.

Non, non, ce n'est pas Paris, ou plutôt pas le Paris des Parisiens, mais celui d'Amélie Poulain. En dehors de la France, voilà l'image idéalisée de la capitale. Les plus modernes auront comme référence *Emily in Paris*, et ses rues dépourvues de crottes de chien. Difficile de ne pas rire nerveusement à la vue de ces images dégoulinantes de perfection, surtout lorsqu'on peine à respirer sur la ligne 8 du métro.

Ce décalage est tel qu'il produit, chez certains voyageurs, un choc émotionnel très fort. C'est le « syndrome de Paris ». Touchant en particulier les touristes japonais, ce trouble a été diagnostiqué pour la première fois en 1986 par Dr Hiroaki Ota, psychiatre à l'hôpital Sainte-Anne à Paris. Dans « Les Japonais en voyage pathologique à Paris : un modèle original de prise en charge transculturelle », article publié en 2004, le médecin définit ce déphasage.

Il se manifeste d'abord par des troubles du comportement comme de l'agressivité envers soi ou envers les autres, des délires. Il existe aussi des états d'angoisse très forts, conduisant à une dépersonnalisation, voire à une dissociation. Pour apaiser ces symptômes, un traitement médicamenteux ou un soutien psychologique doivent être envisagés.

Idéal vs réalité

C'est en grande partie les touristes japonais qui sont concernés par cette désillusion. Dans leur culture, l'idéalisatoin de la France est très forte depuis le XIX^e siècle, d'après le psychiatre, lui-même originaire du Japon. Paris constitue ainsi la capitale de la culture européenne. Plus fort encore, il existe l'idée que « l'Europe [est] à l'origine de la culture américaine » pour les Nippons.

La dissonance entre la réalité et l'image véhiculée est d'autant plus grande qu'un phénomène d'acculturation se produit parfois. Autrement dit, certains Japonais ont pu adopter les codes, les coutumes et l'imaginaire de la France sans véritablement en avoir fait l'expérience. Pas de rats, sauf peut-être ceux dans *Ratatouille*. Pas de trains bondés, ni de rues remplies de voitures, mais de belles balades sur les ponts de la capitale, comme dans *Emily in Paris*. Pas de Paris rongée par la pauvreté, mais la vision idéalisée d'une ville des artistes à la Belle Époque, comme dans *Midnight in Paris*. Bref, qui ne voudrait pas vivre dans cette représentation aseptisée ?

Imprévus

Une fois dans la Ville Lumière, plusieurs facteurs peuvent donc expliquer ce décalage, d'après les scientifiques. Outre la réalité dégradée de la capitale et le surmenage lié parfois au voyage, la barrière de la langue peut aussi accentuer le sentiment d'étrangeté. Les relations sociales, qui sont fondées sur « l'appartenance à un groupe » au Japon, peuvent également être mises à mal et favoriser l'isolement. Enfin, la culture latine, qui « autorise des fluctuations d'humeur et d'attitude interférant sur les comportements individuels », peut déconcerter les touristes.

Oral de ratrappage BTS / Paris, ville capitale ?

Autant de symptômes qui participent à l'idée d'un « syndrome du voyageur ». Lorsqu'une personne est confrontée à la vraie nature d'un pays et ses aspects imprévus, elle peut ressentir un écart très grand entre son idéal et la réalité. Comme le syndrome de Florence, qui, cette fois-ci, choque par tant de splendeur.

Document 2 :



Baiser de l'Hôtel de Ville, Robert Doisneau (1950)

Éléments de correction proposés :

- Les deux documents proposés évoquent l'image de la capitale. Le premier est un article du *Point* (mars 2023) qui évoque le décalage, pour les étrangers, entre l'image de carte postale de Paris et une réalité bien plus triviale et déplaisante. Le second document est la célèbre photographie de Doisneau : « Baiser de l'Hôtel de Ville ». Cette photographie présente une vision totalement idéalisée de Paris, capitale de l'amour.
- On pourrait attendre une **problématique** comme :

Paris est-elle vraiment une ville attractive ?

⇒ Oui, son pouvoir d'attraction est manifeste

- * par la beauté des lieux, par des us et coutumes caractéristiques et dépaysants pour des étrangers
- * par les symboles qu'elle incarne (amour)
- * par un phénomène d'acculturation (appropriation de codes, coutumes ou imaginaire)

⇒ Mais la réalité est plus prosaïque

*décalage idéal/réel (dans les 2 documents)

*aspect déceptif allant jusqu'à des pathologies psychiques

- L'entretien peut ensuite amener l'étudiant à développer d'autres décalages vus en classe.

Sujet n° 2

Vous présenterez et confronterez les documents suivants afin de répondre à cette question : en quoi ces documents éclairent-ils votre réflexion sur le thème au programme ?

Document 1 : « Les Invisibles de la République » : la jeunesse oubliée de la « France périphérique »

Le Monde, 06 février 2019, Camille Stromboni

Salomé Berlioux et Erkki Maillard racontent avec justesse toutes les barrières auxquelles est confrontée cette jeunesse des territoires ruraux, des petites et moyennes villes, éloignée des métropoles.

Livre. Plusieurs mois plus tard, la question du jury choque encore Simon. L'étudiant s'était-il contenté pendant toutes ces années de rentrer de l'école et de « prendre son goûter devant une série » ?, l'avait interpellé l'un des examinateurs d'une école de commerce de Reims, à la vue de son CV vierge de tout engagement associatif.

« *Non monsieur, je faisais une heure de route pour rentrer du lycée. Ensuite, j'aidais mon père au garage. Je m'occupais de mes quatre petits frères et sœurs. Ensuite j'ai fait deux années de prépa, j'ai bossé comme un taré pour rattraper mon retard. Et aujourd'hui, je suis là, c'est ça qui compte, non ?* » Mais la réponse n'est pas venue dans la bouche du jeune homme, qui a suivi sa scolarité dans une petite commune de Corrèze, puis une prépa à Bordeaux ; et Simon a été recalé. Aurait-elle changé quelque chose, dans cette compétition où les activités extrascolaires font de plus en plus la différence ? Derrière son expérience, aux apparences anodines, et celles de centaines d'autres jeunes, ce sont toutes les barrières auxquelles est confrontée cette « *jeunesse oubliée* » que racontent avec justesse Salomé Berlioux et Erkki Maillard, dans *Les Invisibles de la République*. Cette « *jeunesse de la France périphérique* », des territoires ruraux, des petites et moyennes villes, éloignée des métropoles, dont les problématiques raisonnent étrangement fort en pleine crise des « gilets jaunes ».

Absents des radars médiatiques

« *Plus de 60 % de nos jeunes vivent dans ces territoires* », soulignent les auteurs, fondateurs de l'association Chemins d'avenirs, qui accompagne des milliers de garçons et de filles issus de zones isolées. D'un village de l'Allier à Cerbère (Pyrénées-Orientales) ou à Neufchâteau, dans les Vosges, ils ont un point commun : la profonde « *inégalité territoriale* » qu'ils subissent, parce qu'ils sont loin des grands centres urbains ; parce qu'ils n'ont pas accès aux équipements culturels, sportifs, universitaires ; parce que des mécanismes d'autocensure les brident ; parce qu'ils manquent d'informations et de réseaux. Un isolement qui « *sabote toute cohésion sociale* » et « *met en péril la République* », écrivent-ils. Voilà pour l'urgence et le cri d'alarme lancé dans cet essai.

Le portrait révélé, par petites touches tout en sobriété, de ces jeunes, mais aussi de leurs familles et des équipes enseignantes de ces territoires, est saisissant. Rien de spectaculaire dans leurs difficultés, rien qui provoque l'indignation. Ce qui explique peut-être l'absence de cette jeunesse des radars médiatiques ou politiques, contrairement à celle des banlieues. Pourtant, elle est tout autant confrontée à un parcours d'obstacles qui balaie la promesse d'égalité des chances, gravée au cœur du contrat républicain.

Les auteurs en font la démonstration, au fil des témoignages qui rythment leur récit : la chance pour ces jeunes de choisir la vie qui leur convient le mieux est très inégale comparée à celle des jeunes d'une grande métropole, pourtant issus d'un milieu social équivalent et dotés des mêmes capacités intellectuelles et scolaires.

Charlotte, dont les parents tiennent un restaurant à Cerbère, veut devenir infirmière. Son professeur de maths lui a parlé de médecine, avec ses bons résultats scolaires, mais il faudrait partir à Montpellier. A deux heures trente de train, avec un concours difficile, des études qui coûtent cher... Charlotte n'ose y penser. Elle n'est pas boursière. Et puis elle se dit qu'elle a trois frères et sœurs dont il faudra financer les études. En rejoignant l'IFSI (Institut de formation en soins infirmiers) de Perpignan, elle pourra rester vivre chez ses parents, et être indépendante d'ici trois ans. « *En terminale, mes profs disaient que j'étais suffisamment bonne pour aller en médecine. C'est vrai que j'adorais ça, les maths, la physique, les SVT. J'ai eu des super notes au bac, raconte l'étudiante. N'empêche que médecine... c'est autre chose ! C'est pour les têtes, je ne m'en sentais pas capable.* »

Cette « *assignation à résidence* », comme la décrivent les auteurs, « *intervient très tôt, insidieusement, et*

Oral de ratrappage BTS / Paris, ville capitale ?

sans qu'il y ait lieu de chercher un coupable ». Pas de coupable, mais un enchevêtrement complexe de freins à la mobilité, qui dépassent les considérations matérielles et financières, et de mécanismes d'autocensure. Peur d'aller à la ville, de ne pas avoir les codes, de ne pas être à sa place, de se sentir plouc... Cette principale d'un collège d'une petite ville de 5 000 habitants, à 50 kilomètres de Grenoble, s'en inquiète pour ses élèves. « *Je sais qu'ici ils n'auront pas le choix de leur avenir. Il faudrait qu'ils partent. Pourtant ils restent, parce qu'ils ne connaissent rien d'autre, ou qu'ils ont peur de partir.* »

Une palette de freins

Avec aussi ce sentiment d'illégitimité qu'eux-mêmes ont intériorisé. « *On sait bien que ce n'est pas nous qui réussissons ces concours* », lâche, sur le ton de l'évidence, une étudiante de prépa qui exclut le simple fait d'envisager de se présenter à Normale-Sup. Le terrain scolaire n'est pas totalement étranger à ce phénomène d'autocensure. Avec cette question du niveau des établissements « *qui dérange* » : serait-il plus faible dans les territoires ruraux ou des petites villes ? C'est le sentiment de ce principal de la Creuse, qui parle de son collège rural comme d'une « *bulle* » qui protège ses élèves. « *On les cocoone, résume-t-il. Ça n'aurait aucun sens de ne mettre que des 3/20 en sixième. Le niveau ici est très bas.* » Derrière cette protection ressentie ici et là, on craint la violence du moment où la « *bulle éducative* » explose, au lycée ou dans l'enseignement supérieur.

Face à cette palette de freins, la solution ne passera pas seulement par le prisme de l'école, soutiennent les auteurs de l'ouvrage, dans lequel ils appellent l'Etat à mener enfin une véritable politique publique en direction de cette jeunesse de la France périphérique. Seul le développement d'un écosystème sera à même de rétablir la balance.

Document 2 : *L'iris blanc*, Astérix, Goscinny, Uderzo / Fabcaro, Conrad, 2023



Éléments de correction proposés :

- Les deux documents proposés évoquent les différences entre Paris et la Province, en termes de qualité de vie et d'opportunités. Le premier est un article du *Monde* qui évoque les barrières auxquelles sont confrontés la jeunesse des territoires ruraux. Le second document est un extrait du dernier album d'Astérix : « L'iris blanc ». Cet extrait présente le point de vue de parisiens sur la vie en Province.
- On pourrait attendre une **problématique** comme :

Sans « monter à Paris », peut-on s'émanciper ?

⇒ Image dégradée de la Province.

* valeurs simples (un peu trop)

* quotidien morne et sans intérêt

* frein professionnel

⇒ Mais des évolutions.

* qualité de vie plus grande

* décentralisation et possibilités d'études/ initiatives pour compenser les freins

- L'entretien peut ensuite amener l'étudiant à évoquer l'exode des parisiens depuis le COVID ou pendant les J.O.